

Les documentaires du 8^e Festival Image&Nation gaie et lesbienne

Style conservateur / diversité des sujet

Louis Goyette

Number 182, January–February 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goyette, L. (1996). Les documentaires du 8^e Festival Image&Nation gaie et
lesbienne : style conservateur / diversité des sujet. *Séquences*, (182), 16–19.



Wigstock

LES DOCUMENTAIRES DU 8^e FESTIVAL IMAGE & NATION GAIE ET LESBIENNE:

style conservateur /

diversité des sujets

Contrairement à la fiction qui peut emprunter une myriade de procédés narratifs pour étonner le spectateur, le documentaire opère dans un registre plus rigide, avec comme objectif premier de bien véhiculer l'information. Qu'on ne s'étonne pas alors d'une certaine uniformité de style dans les documentaires présentés cette année dans le cadre d'*Image & Nation Gaie et Lesbienne*. Des techniques sûres ont fait leurs preuves en ce domaine. Par exemple, le cinéma direct laisse toute la place aux intervenants devant la caméra. Quant aux films d'archives, ils demeurent les témoins essentiels d'un passé qu'on a encore peine à digérer tellement les injustices faites aux gais et aux lesbiennes ont été grandes. À 40 ans d'écart, on se permet de rire de certaines situations qui nous paraissent main-

tenant grotesques et ridicules. Mais peut-on vraiment s'imaginer dans quel climat de terreur ont vécu les gais et les lesbiennes face à la propagande anti-homosexuelle?

Jean-François Monette et Peter Tyler-Boullata se chargent de nous le rappeler avec *Anatomy of Desire*, documentaire percutant portant sur l'histoire «médicale» de l'homosexualité. Le film suscite l'admiration par la qualité de sa recherche. À ma connaissance, on est rarement allé aussi loin dans la réunion d'entrevues, de films médicaux et de matériel éducatif datant des années 50 pour démontrer à quel point la science a joué (et joue encore) aujourd'hui un rôle déterminant dans nos vies, rôle dont il faut se méfier. Les réalisateurs présentent un film dénonciateur remarquablement fluide et structuré

où chaque document illustre l'évolution «scientifique» de l'homosexualité. Ils questionnent également les rôles de l'État et de la médecine en ce qui concerne les recherches visant à développer un traitement ou un vaccin contre le sida.

La série «*The Question of Equality*», constituée de 4 volets (*Out Rage '69*, *Culture Wars*, *Hollow Liberty* et *Generation Q*), s'est attachée à démontrer comment les gais et les lesbiennes ont longtemps été considérés comme des citoyens de «seconde classe» dans la société américaine. Coproduite par Channel Four et placée sous la direction du réalisateur Isaac Julien, cette série s'appuie en grande partie sur les luttes menées par les mouvements de libération gaie, de Stonewall jusqu'à aujourd'hui. Alternant entrevues et films d'archives, *The Question of*

Equality affiche une forme morcelée, typique d'ailleurs de plusieurs documents produits par Channel Four. Son montage choc apparaît comme un signe formel visant à souligner l'urgence des combats qu'il faut continuer à mener car le statut d'égalité est encore bien loin d'être acquis. Fait particulièrement intéressant, Julien et ses collaborateurs ne se sont pas gardé de strictement critiquer les politiques gouvernementales américaines. Certes revendicateurs, mais aussi nuancés, ils ont exposé certains comportements douteux de la communauté homosexuelle qui, à la naissance du mouvement de libération gaie, acceptait mal que les *drag queens* se joignent à elle pour mener un combat commun, sous prétexte que celles-ci véhiculaient une image décadente et dégradante au sein de la communauté.

La réalisatrice Pratibha Parmar est une habituée du festival. Cette année n'a pas fait exception à la règle puisqu'elle y présentait **Warrior Marks**, un film portant sur l'excision des femmes africaines. Produit par l'écrivaine Alice Walker qui nous sert également de guide tout au long du film, **Warrior Marks** pose une série de questions pour le moins troublantes. Résultat des traditions et de l'oppression patriarcale, l'excision est généralement pratiquée par des femmes sur des jeunes filles en très bas âge. Beau paradoxe, me direz-vous. Mais les femmes ont-elles vraiment le choix lorsque ce sont les hommes qui leur imposent un tel geste? Avec le regard de l'anthropologue, Parmar nous épargne tout effet sensationnaliste (le sujet s'y portait pourtant bien) et privilégie la parole et les visages pour exprimer la détresse de toutes ces femmes.

Par ailleurs, ce qui aurait pu être un bel hommage aux premières réalisatrices de cinéma s'est malencontreusement transformé en une enfilade d'extraits de films parfois beaucoup trop longs.



off féminine toute aussi gnan-gnan que ridicule relate la participation d'une équipe lesbienne de balle molle aux Jeux Gais de New York. D'entendre des commentaires du genre «Regardez-la, comme elle glisse gracieusement sur le troisième coussin» valait amplement le prix du billet. Une légère déception: **Wigstock** de Barry Shilts, mettant en vedette quelques-unes des plus célèbres *drag-queens* américaines (sans oublier les interminables belles jambes de RuPaul). Les numéros sont bien sûr à la hauteur et recèlent des surprises qu'on n'oubliera pas de sitôt. Cela ne masque cependant pas le manque d'imagination stylistique du film qui ne transmet que partiellement l'ambiance et l'effervescence de cette manifestation sociale et culturelle.

Breaking Barriers

Women Who Made the Movies de Gwendolyn Foster-Dixon et Wheeler Dixon nous fait découvrir (ou redécouvrir) des réalisatrices comme Alice Guy-Blaché, Germaine Dulac ou Dorothy Arzner. Cette vidéo s'attarde cependant trop peu au contexte de production dans lequel ces femmes ont fait des films, puisque étant minoritaires, elles devaient évoluer dans un milieu dominé par les hommes.

Passons maintenant à quelques «intermèdes» plus légers du festival où il faisait bon relaxer, sinon ouvrir les soupapes en riant d'un bon rire gras. Modes de vie, sports et loisirs constituent les sujets principaux de ces films et vidéos sans prétention. **She Lives to Ride** d'Alice Stone est le portrait attachant de femmes passionnées de motos. Le film surprend par l'ouverture d'esprit manifestée par les hommes à l'égard des femmes. Comme quoi le sexisme, s'il ne disparaît pas complètement, n'en demeure pas moins atténué lorsque l'on partage une passion commune. La palme de l'hilarité revient à **14 Women and a Gold Medal** de Charlene Roycht, où une voix

Hommage au Windy City Gay Chorus de Chicago, **Voices Carry** de Brijetta Hall et Aaron Harbets exalte les bienfaits du chant choral qui prend ici de multiples facettes. En plus de favoriser l'engagement auprès de la communauté, les témoignages de choristes séropositifs confirment que le chant choral peut devenir une extraordinaire thérapie.

C'est bien connu, le patinage artistique est une discipline sportive dans laquelle les gais excellent. Paradoxalement, c'est également l'une des disciplines sportives les plus conservatrices qui soit, étant peu perméable au changement. **Breaking Barriers** démontre les nombreux obstacles qu'est parvenu à franchir le couple de patineurs montréalais Jean-Pierre Martin et Mark Hird. Allant au-delà des mérites techniques et artistiques, Martin et Hird introduisent dans leurs chorégraphies un militantisme poétique et émouvant qui rompt avec le traditionalisme poussiéreux de cette discipline.

L'automne dernier, Radio-Canada lançait la populaire série de reportages sur la famille inti-



Bloodsisters

tulée «M'aimes-tu?» Deux reportages de la série, consacrés à l'homosexualité, ont été présentés dans le cadre du festival: *J'ai un parent homosexuel...* et *Je l'aime et j'ai quelque chose à vous*

dire, tous deux réalisés par Lynn Phaneuf. Il est vrai que présentés dans le cadre d'Image & Nation Gaie et Lesbienne, des reportages aussi «gentils et propres» que ceux-ci détonnent quel-

que peu par rapport à l'ensemble. Mais si l'on considère que ces œuvres sont destinées à un très large public (de tous âges) et qu'elles favorisent une meilleure compréhension du fait homosexuel, leur raison d'être est absolument essentielle.

En guise de conclusion, quelques mots sur le très attendu film de clôture *Fiction and Other Truths: A Film About Jane Rule* des réalisatrices Lynne Fernie et Aerlyn Weissman. Celles qui nous avaient donné l'admirable *Forbidden Love* ne semblent pas avoir eu la main aussi heureuse cette fois-ci. Alors que *Forbidden Love* respirait la fraîcheur, l'humour et l'invention, *Fiction and Other Truths* laisse un peu froid de par son enchaînement d'entrevues et d'images d'archives résolument plus classique. Jane Rule (auteure du roman *Desert of the Heart*) est certes une femme remarquable mais on sort tout de même avec l'étrange impression que le film n'a que timidement abordé son œuvre romanesque et son engagement social. Intéressant quand même à défaut d'être parfaitement captivant.

Louis Goyette

J E F F R E Y

On peut se réjouir de constater que depuis quelque temps, les films abordant le thème de l'homosexualité profitent de plus en plus d'une sortie dans les salles commerciales de grand circuit. On n'a qu'à penser à *Philadelphia*, *Bar Girls*, *Lie Down With Dogs*, *The Incredibly True Adventure of Two Girls in Love*, *Gazon maudit*, *Priest...*

Des vedettes populaires se sont associées à *Jeffrey*, production écrite et réalisée par des auteurs homosexuels. Cette particularité est d'autant plus significative qu'elle place le cinéma gai sur le même pied que l'hétéro, en l'officialisant pour ainsi dire. Mais est-ce là une raison suffisante pour encenser le film?

Le scénario est bien simple et se limite à décrire les déboires d'un jeune homosexuel qui, las de composer avec la prévention contre le sida, décide de ne plus avoir de relations sexuelles, à moins de trouver l'âme-sœur.

À défaut d'originalité, la mise en scène se rabat sur des effets accrocheurs. Soulignons, par exemple, l'inutilité du personnage incarné artificiellement par Olympia Dukakis, dans le rôle de la mère d'un transsexuel devenu lesbienne, ou celui de cette «prêtresse de l'amour libre» que défend Sigourney Weaver avec, cependant, un peu plus de retenue.

D'autres comédiens de talent jouent des personnages de second plan. Par leurs gesticulations, ils reflètent les clichés les plus éculés sur les homosexuels. Patrick Stewart (*Star Trek: Generation*) dans le rôle de Sterling, et Bryan Batt (venu du théâtre) dans celui de Darius sont, tout au plus, amusants en amants maniérés.

On évitera d'aborder *Jeffrey* sur le plan formel. La raison est bien simple: en adaptant la pièce à succès de Paul Rudnick, également scénariste du film, Christopher Ashley ne s'est guère soucié de cet élément filmique, préférant concentrer son attention sur le personnage principal pour qui la caméra semble avoir une fixation.

Si par hasard, quelques scènes originales se dégagent par-ci par-là (je pense particulièrement à deux séquences: celle où Jeffrey et Steve se donnent rendez-vous dans une immense salle de réception leur servant de restaurant «privé» pour un tête-à-tête romantique, et lorsque Steve déclare son amour à Jeffrey, en pleine rue, devant des passants curieux), le reste du film n'étonne guère, se perdant dans des facilités.

Il est également question du sida, thème malheureusement abordé d'une façon superficielle, qui dédramatise le phénomène, l'amputant de tout élément émotif et de réflexion.

Mais ne gâchons pas notre plaisir, car si on ne cherche que la pure et simple évasion, *Jeffrey* est une comédie de situations agréable à voir, grâce essentiellement à l'interprétation enjouée de Steven Weber (de la télésérie «Wings»), aux dialogues savoureux, et aux réparties cinglantes qui ne cachent pourtant pas leur origine théâtrale.

Élie Castiel

JEFFREY

É.-U. 1995, 92 min. — Réal.: Christopher Ashley. — Int.: Steven Weber, Patrick Stewart, Michael T. Weiss, Bryan Batt, Sigourney Weaver, Olympia Dukakis — Dist.: CFP.